

Alexandre Dumas père

Le Collier de la Reine

TOME 1



Le Collier de la Reine

LE COLLIER DE LA REINE

Avant-propos.

Prologue - I. Un vieux gentilhomme et un vieux maître d'hôtel.

Prologue - II. La Pérouse.

Chapitre I. Deux femmes inconnues.

Chapitre II. Un intérieur.

Chapitre III. Jeanne de La Motte de Valois.

Chapitre IV. Bélus.

Chapitre V. Route de Versailles.

Chapitre VI. La consigne.

Chapitre VII. L'alcôve de la reine.

Chapitre VIII. Le petit lever de la reine.

Chapitre IX. La pièce d'eau des Suisses.

Chapitre X. Le tentateur.

Chapitre XI. Le « Suffren ».

Chapitre XII. M. de Charny.

Chapitre XIII. Les cent louis de la reine.

Chapitre XIV. Maître Fingret.

Chapitre XV. Le cardinal de Rohan.

Chapitre XVI. Mesmer et Saint-Martin.

Chapitre XVII. Le baquet.

Chapitre XVIII. Mademoiselle Oliva.

Chapitre XIX. M. Beausire.

Chapitre XX. L'or.

Chapitre XXI. La petite maison.

Chapitre XXII. Quelques mots sur l'Opéra.

Chapitre XXIII. Le bal de l'Opéra.

Chapitre XXIV. Le bal de l'Opéra - (suite).

Chapitre XXV. Sapho.

Chapitre XXVI. L'académie de M. de Beausire.

Chapitre XXVII. L'ambassadeur.

[Chapitre XXVIII. MM. Bœhmer et Bossange.](#)
[Chapitre XXIX. À l'ambassade.](#)
[Chapitre XXX. Le marché.](#)
[Chapitre XXXI. La maison du gazetier.](#)
[Chapitre XXXII. Comment deux amis deviennent ennemis.](#)
[Chapitre XXXIII. La maison de la rue Neuve-Saint-Gilles.](#)
[Chapitre XXXIV. La tête de la famille de Taverney.](#)
[Chapitre XXXV. Le quatrain de M. de Provence.](#)
[Chapitre XXXVI. La princesse de Lamballe.](#)
[Chapitre XXXVII. Chez la reine.](#)
[Chapitre XXXVIII. Un alibi.](#)
[Chapitre XXXIX. Monsieur de Crosne.](#)
[Chapitre XL. La tentatrice.](#)
[Chapitre XLI. Deux ambitions qui veulent passer pour deux amours.](#)
[Chapitre XLII. Où l'on commence à voir les visages sous les masques.](#)
[Chapitre XLIII. Où monsieur Ducorneau ne comprend absolument rien à ce qui se passe.](#)
[Chapitre XLIV. Illusions et réalités.](#)
[Chapitre XLV. Où mademoiselle Oliva commence à se demander ce que l'on veut faire d'elle.](#)
[Chapitre XLVI. La maison déserte.](#)
[Chapitre XLVII. Jeanne protectrice.](#)
[Page de copyright](#)

LE COLLIER DE LA REINE

Alexandre Dumas Père

Avant-propos.

Et d'abord, à propos même du titre que nous venons d'écrire, qu'on nous permette d'avoir une courte explication avec nos lecteurs. Il y a déjà vingt ans que nous causons ensemble, et les quelques lignes qui vont suivre, au lieu de relâcher notre vieille amitié, vont, je l'espère, la resserrer encore.

Depuis les derniers mots que nous nous sommes dits, une révolution a passé entre nous : cette révolution, je l'avais annoncée dès 1832, j'en avais exposé les causes, je l'avais suivie dans sa progression, je l'avais décrite jusque dans son accomplissement : il y a plus - j'avais dit, il y a seize ans, ce que je ferais il y a huit mois.

Qu'on me permette de transcrire ici les dernières lignes de l'épilogue prophétique qui termine mon livre de *Gaule et France*.

« Voilà le gouffre où va s'engloutir le gouvernement actuel. Le phare que nous allumons sur sa route n'éclairera que son naufrage ; car, voulût-il virer de bord, il ne le pourrait plus maintenant, le courant qui l'entraîne est trop rapide et le vent qui le pousse est trop large. Seulement, à l'heure de perdition, nos souvenirs d'homme l'emportant sur notre stoïcisme de citoyen, une voix se fera entendre qui criera : *Meure la royauté, mais Dieu sauve le roi !*

Cette voix sera la mienne. »

Ai-je menti à ma promesse, et la voix qui, seule en France, a dit adieu à une auguste amitié a-t-elle, au milieu de la

chute d'une dynastie, vibré assez haut pour qu'on l'ait entendue ?

La révolution prévue et annoncée par nous ne nous a donc pas pris à l'improviste. Nous l'avons saluée comme une apparition fatalement attendue ; nous ne l'espérions pas meilleure, nous la craignons pire. Depuis vingt ans que nous fouillons le passé des peuples, nous savons ce que c'est que les révolutions.

Des hommes qui l'ont faite et de ceux qui en ont profité, nous n'en parlerons pas. Tout orage trouble l'eau. Tout tremblement de terre amène le fond à la surface. Puis, par les lois naturelles de l'équilibre, chaque molécule reprend sa place. La terre se raffermi, l'eau s'épure, et le ciel, momentanément troublé, mire au lac éternel ses étoiles d'or.

Nos lecteurs vont donc nous retrouver le même, après le 24 février, que nous étions auparavant : une ride de plus au front, une cicatrice de plus au cœur. Voilà tout le changement qui s'est opéré en nous pendant les huit terribles mois qui viennent de s'écouler.

Ceux que nous aimions, nous les aimons toujours ; ceux que nous craignons, nous ne les craignons plus ; ceux que nous méprisions, nous les méprisons plus que jamais.

Donc, dans notre œuvre comme en nous, aucun changement ; peut-être dans notre œuvre comme en nous, une ride et une cicatrice de plus. Voilà tout.

Nous avons à l'heure qu'il est écrit à peu près quatre cents volumes. Nous avons fouillé bien des siècles, évoqué bien des personnages éblouis de se retrouver debout au grand jour de la publicité.

Eh bien ! ce monde tout entier de spectres, nous l'adjurons de dire si jamais nous avons fait sacrifice au temps où nous vivions de ses crimes, de ses vices ou de ses vertus : sur les rois, sur les grands seigneurs, sur le peuple, nous avons toujours dit ce qui était la vérité ou ce que nous croyions être la vérité ; et, si les morts réclamaient comme les vivants, de même que nous n'avons jamais eu à faire une seule rétractation aux vivants, nous n'aurions pas à faire une seule rétractation aux morts.

À certains cœurs, tout malheur est sacré, toute chute est respectable ; qu'on tombe de la vie ou du trône, c'est une piété de s'incliner devant le sépulcre ouvert, devant la couronne brisée.

Lorsque nous avons écrit notre titre au haut de la première page de notre livre, ce n'est point, disons-le, un choix libre qui nous a dicté ce titre, c'est que son heure était arrivée, c'est que son tour était venu ; la chronologie est inflexible ; après 1774 devait venir 1784 ; après *Joseph Balsamo, Le Collier de la Reine*.

Mais que les plus scrupuleuses susceptibilités se rassurent : par cela même qu'il peut tout dire aujourd'hui, l'historien sera le censeur du poète. Rien de hasardé sur la femme reine, rien de douteux sur la reine martyre. Faiblesse de l'humanité, orgueil royal, nous peindrons tout, c'est vrai ; mais comme ces peintres idéalistes qui savent prendre le beau côté de la ressemblance ; mais comme faisait l'artiste au nom d'Ange, quand dans sa maîtresse chérie il retrouvait une madone sainte ; entre les pamphlets infâmes et la louange exagérée, nous suivrons, triste, impartial et solennel, la ligne rêveuse de la poésie. Celle dont le bourreau a montré au peuple la tête pâle a bien acheté le droit de ne plus rougir devant la postérité.

Alexandre Dumas
29 novembre 1848

Prologue - I. Un vieux gentilhomme et un vieux maître d'hôtel.

Vers les premiers jours du mois d'avril 1784, à trois heures un quart à peu près de l'après-midi, le vieux maréchal de Richelieu, notre ancienne connaissance, après s'être imprégné lui-même les sourcils d'une teinture parfumée, repoussa de la main le miroir que lui tenait son valet de chambre, successeur mais non remplaçant du fidèle Rafté ; et, secouant la tête de cet air qui n'appartenait qu'à lui :

- Allons, dit-il, me voilà bien ainsi.

Et il se leva de son fauteuil, chiquenaudant du doigt, avec un geste tout juvénile, les atomes de poudre blanche qui avaient volé de sa perruque sur sa culotte de velours bleu de ciel.

Puis, après avoir fait deux ou trois tours dans son cabinet de toilette, allongeant le cou-de-pied et tendant le jarret :

- Mon maître d'hôtel ! dit-il.

Cinq minutes après, le maître d'hôtel se présenta en costume de cérémonie.

Le maréchal prit un air grave et tel que le comportait la situation.

- Monsieur, dit-il, je suppose que vous m'avez fait un bon dîner ?

- Mais oui, monseigneur.

- Je vous ai fait remettre la liste de mes convives, n'est-ce pas ?

- Et j'en ai fidèlement retenu le nombre, monseigneur. Neuf couverts, n'est-ce point cela ?

- Il y a couvert et couvert, monsieur !

- Oui, monseigneur, mais...

Le maréchal interrompit le maître d'hôtel avec un léger mouvement d'impatience, tempéré cependant de majesté.

- *Mais...* n'est point une réponse, monsieur ; et chaque fois que j'entends le mot *mais*, et je l'ai entendu bien des fois depuis quatre-vingt-huit ans, eh bien ! monsieur, chaque fois que je l'ai entendu, ce mot, je suis désespéré de vous le dire, il précédait une sottise.

- Monseigneur !...

- D'abord, à quelle heure me faites-vous dîner ?

- Monseigneur, les bourgeois dînent à deux heures, la robe à trois, la noblesse à quatre.

- Et moi, monsieur ?

- Monseigneur dînera aujourd'hui à cinq heures.

- Oh ! oh ! à cinq heures !

- Oui, monseigneur, comme le roi.
- Et pourquoi comme le roi ?
- Parce que sur la liste que monseigneur m'a fait l'honneur de me remettre, il y a un nom de roi.
- Point du tout, monsieur, vous vous trompez, parmi mes convives d'aujourd'hui, il n'y a que de simples gentilshommes.
- Monseigneur veut sans doute plaisanter avec son humble serviteur, et je le remercie de l'honneur qu'il me fait. Mais M. le comte de Haga, qui est un des convives de monseigneur...
- Eh bien ?
- Eh bien ! le comte de Haga est un roi.
- Je ne connais pas de roi qui se nomme ainsi.
- Que monseigneur me pardonne alors, dit le maître d'hôtel en s'inclinant, mais j'avais cru, j'avais supposé...
- Votre mandat n'est pas de croire, monsieur ! Votre devoir n'est pas de supposer ! Ce que vous avez à faire c'est de lire les ordres que je vous donne, sans y ajouter aucun commentaire. Quand je veux qu'on sache une chose, je la dis ; quand je ne la dis pas, je veux qu'on l'ignore.

Le maître d'hôtel s'inclina une seconde fois, et cette fois plus respectueusement peut-être que s'il eût parlé à un roi régnant.

- Ainsi donc, monsieur, continua le vieux maréchal, vous voudrez bien, puisque je n'ai que des gentilshommes à dîner, me faire dîner à mon heure habituelle, c'est-à-dire à quatre heures.

À cet ordre, le front du maître d'hôtel s'obscurcit, comme s'il venait d'entendre prononcer son arrêt de mort. Il pâlit et plia sous le coup.

Puis, se redressant avec le courage du désespoir :

- Il arrivera ce que Dieu voudra, dit-il ; mais monseigneur ne dînera qu'à cinq heures.

- Pourquoi et comment cela ? s'écria le maréchal en se redressant.

- Parce qu'il est matériellement impossible que monseigneur dîne auparavant.

- Monsieur, dit le vieux maréchal en secouant avec fierté sa tête encore vive et jeune, voilà vingt ans, je crois, que vous êtes à mon service ?

- Vingt-et-un ans, monseigneur ; plus un mois et deux semaines.

- Eh bien, monsieur, à ces vingt-et-un ans, un mois, deux semaines, vous n'ajouterez pas un jour, pas une heure. Entendez-vous ? répliqua le vieillard, en pinçant ses lèvres minces et en fronçant son sourcil peint, dès ce soir vous chercherez un maître. Je n'entends pas que le mot impossible soit prononcé dans ma maison. Ce n'est pas à mon âge que je veux faire l'apprentissage de ce mot. Je n'ai pas de temps à perdre.

Le maître d'hôtel s'inclina une troisième fois.

- Ce soir, dit-il, j'aurai pris congé de monseigneur, mais au moins, jusqu'au dernier moment, mon service aura été fait comme il convient.

Et il fit deux pas à reculons vers la porte.

- Qu'appellez-vous *comme il convient* ? s'écria le maréchal. Apprenez, monsieur, que les choses doivent être faites ici comme *il me convient*, voilà la convenance. Or, je veux dîner à quatre heures, moi, et *il ne me convient pas*, quand je veux dîner à quatre heures, que vous me fassiez dîner à cinq.

- Monsieur le maréchal, dit sèchement le maître d'hôtel, j'ai servi de sommelier à M. le prince de Soubise, d'intendant à M. le prince cardinal Louis de Rohan. Chez le premier, Sa Majesté le feu roi de France dînait une fois l'an ; chez le second, Sa Majesté l'empereur d'Autriche dînait une fois le mois. Je sais donc comme on traite les souverains, monseigneur. Chez M. de Soubise, le roi Louis XV s'appelait vainement le baron de Gonesse, c'était toujours un roi ; chez le second, c'est-à-dire chez M. de Rohan, l'empereur Joseph s'appelait vainement le comte de Packenstein, c'était toujours l'empereur. Aujourd'hui, M. le maréchal reçoit un convive qui s'appelle vainement le comte de Haga : le comte de Haga n'en est pas moins le roi de Suède. Je quitterai ce soir l'hôtel de Monsieur le maréchal, ou M. le comte de Haga y sera traité en roi.

- Et voilà justement ce que je me tue à vous défendre, monsieur l'entêté ; le comte de Haga veut l'incognito le plus strict, le plus opaque. Pardieu ! je reconnais bien là vos sottises vanités, messieurs de la serviette ! Ce n'est pas

la couronne que vous honorez, c'est vous-même que vous glorifiez avec nos écus.

- Je ne suppose pas, dit aigrement le maître d'hôtel que ce soit sérieusement que monseigneur me parle d'argent.

- Eh non ! monsieur, dit le maréchal presque humilié, non. Argent ! qui diable vous parle argent ? Ne détournerez pas la question, je vous prie, et je vous répète que je ne veux point qu'il soit question de roi ici.

- Mais, monsieur le maréchal, pour qui donc me prenez-vous ? Croyez-vous que j'aie ainsi en aveugle ? Mais il ne sera pas un instant question de roi.

- Alors ne vous obstinez point, et faites-moi dîner à quatre heures.

- Non, monsieur le maréchal, parce qu'à quatre heures, ce que j'attends ne sera point arrivé.

- Qu'attendez-vous ? un poisson ? comme M. Vatel.

- M. Vatel, M. Vatel, murmura le maître d'hôtel.

- Eh bien ! êtes-vous choqué de la comparaison ?

- Non ; mais pour un malheureux coup d'épée que M. Vatel se donna au travers du corps, M. Vatel est immortalisé !

- Ah, ah ! et vous trouvez, monsieur, que votre confrère a payé la gloire trop bon marché ?

- Non, monseigneur, mais combien d'autres souffrent plus que lui dans notre profession, et dévorent des douleurs ou

des humiliations cent fois pires qu'un coup d'épée, et qui cependant ne sont point immortalisés !

- Eh ! monsieur, pour être immortalisé, ne savez-vous pas qu'il faut être de l'Académie, ou être mort ?

- Monseigneur, s'il en est ainsi, mieux vaut être bien vivant et faire son service. Je ne mourrai pas, et mon service sera fait comme eût été fait celui de Vatel, si M. le prince de Condé eût eu la patience d'attendre une demi-heure.

- Oh ! mais vous me promettez merveilles ; c'est adroit.

- Non, monseigneur, aucune merveille.

- Mais qu'attendez-vous donc alors ?

- Monseigneur veut que je le lui dise ?

- Ma foi ! oui, je suis curieux.

- Eh bien, monseigneur, j'attends une bouteille de vin.

- Une bouteille de vin ! expliquez-vous, monsieur ; la chose commence à m'intéresser.

- Voici de quoi il s'agit, monseigneur. Sa Majesté le roi de Suède, pardon, Son Excellence le comte de Haga, voulais-je dire, ne boit jamais que du vin de Tokay.

- Eh bien ! suis-je assez dépourvu pour n'avoir point de tokay dans ma cave ? il faudrait chasser mon sommelier, dans ce cas.

- Non, monseigneur, vous en avez, au contraire, encore soixante bouteilles, à peu près.

- Eh bien, croyez-vous que le comte de Haga boive soixante-et-une bouteilles de vin à son dîner ?

- Patience, monseigneur ; lorsque M. le comte de Haga vint pour la première fois en France, il n'était que prince royal ; alors, il dîna chez le feu roi, qui avait reçu douze bouteilles de tokay de Sa Majesté l'empereur d'Autriche. Vous savez que le tokay premier cru est réservé pour la cave des empereurs, et que les souverains eux-mêmes ne boivent de ce cru qu'autant que Sa Majesté l'empereur veut bien leur en envoyer ?

- Je le sais.

- Eh bien ! monseigneur, de ces douze bouteilles dont le prince royal goûta, et qu'il trouva admirables, de ces douze bouteilles, deux bouteilles aujourd'hui restent seulement.

- Oh ! oh !

- L'une est encore dans les caves du roi Louis XVI.

- Et l'autre ?

- Ah ! voilà, monseigneur, dit le maître d'hôtel avec un sourire triomphant, car il sentait qu'après la longue lutte qu'il venait de soutenir, le moment de la victoire approchait pour lui ; l'autre, eh bien ! l'autre fut dérobée.

- Par qui ?

- Par un de mes amis, sommelier du feu roi, qui m'avait de grandes obligations.

- Ah ! ah ! Et qui vous la donna.

- Certes, oui, monseigneur, dit le maître d'hôtel avec orgueil.

- Et qu'en fîtes-vous ?

- Je la déposai précieusement dans la cave de mon maître, monseigneur.

- De votre maître ? Et quel était votre maître à cette époque, monsieur ?

- Mgr le cardinal prince Louis de Rohan.

- Ah ! mon Dieu ! à Strasbourg ?

- À Saverne.

- Et vous avez envoyé chercher cette bouteille pour moi ! s'écria le vieux maréchal.

- Pour vous, monseigneur, répondit le maître d'hôtel du ton qu'il eût pris pour dire : « Ingrat ! »

Le duc de Richelieu saisit la main du vieux serviteur en s'écriant :

- Je vous demande pardon, monsieur, vous êtes le roi des maîtres d'hôtel !

- Et vous me chassiez ! répondit celui-ci avec un mouvement intraduisible de tête et d'épaules.

- Moi, je vous paie cette bouteille cent pistoles.

- Et cent pistoles que coûteront à Monsieur le maréchal les frais du voyage, cela fera deux cents pistoles. Mais monseigneur avouera que c'est pour rien.

- J'avouerai tout ce qu'il vous plaira, monsieur ; en attendant, à partir d'aujourd'hui, je double vos honoraires.

- Mais, monseigneur, il ne fallait rien pour cela.

- Et quand donc arrivera votre courrier de cent pistoles ?

- Monseigneur jugera si j'ai perdu mon temps : quel jour Monseigneur a-t-il commandé le dîner ?

- Mais voici trois jours, je crois.

- Il faut à un courrier qui court à franc étrier vingt-quatre heures pour aller, vingt-quatre pour revenir.

- Il vous restait vingt-quatre heures : prince des maîtres d'hôtel, qu'en avez-vous fait, de ces vingt-quatre heures ?

- Hélas, monseigneur, je les ai perdues. L'idée ne m'est venue que le lendemain du jour où vous m'aviez donné la liste de vos convives. Maintenant, calculons le temps qu'entraînera la négociation, et vous verrez, monseigneur, qu'en ne vous demandant que jusqu'à cinq heures, je ne vous demande que le temps strictement nécessaire.

- Comment ! la bouteille n'est pas encore ici ?

- Non, monseigneur.

- Bon Dieu ! monsieur, et si votre collègue de Saverne allait être aussi dévoué à M. le prince de Rohan que vous l'êtes à moi-même ?

- Eh bien ! monseigneur ?
- S'il allait refuser la bouteille, comme vous l'eussiez refusée vous-même ?
- Moi, monseigneur ?
- Oui, vous ne donneriez pas une pareille bouteille, je suppose, si elle se trouvait dans ma cave ?
- J'en demande bien humblement pardon à monseigneur : si un confrère ayant un roi à traiter me venait demander votre meilleure bouteille de vin, je la lui donnerais à l'instant.
- Oh ! oh ! fit le maréchal avec une légère grimace.
- C'est en aidant que l'on est aidé, monseigneur.
- Alors, me voilà à peu près rassuré, dit le maréchal avec un soupir ; mais nous avons encore une mauvaise chance.
- Laquelle, monseigneur ?
- Si la bouteille se casse ?
- Oh ! monseigneur, il n'y a pas d'exemple qu'un homme ait jamais cassé une bouteille de vin de deux mille livres.
- J'avais tort, n'en parlons plus ; maintenant, votre courrier arrivera à quelle heure ?
- À quatre heures très précises.

- Alors, qui nous empêche de dîner à quatre heures ? reprit le maréchal, entêté comme une mule de Castille.

- Monseigneur, il faut une heure à mon vin pour le reposer, et encore grâce à un procédé dont je suis l'inventeur ; sans cela, il me faudrait trois jours.

Battu cette fois encore, le maréchal fit en signe de défaite un salut à son maître d'hôtel.

- D'ailleurs, continua celui-ci, les convives de monseigneur, sachant qu'ils auront l'honneur de dîner avec M. le comte de Haga, n'arriveront qu'à quatre heures et demie.

- En voici bien d'une autre !

- Sans doute, monseigneur ; les convives de monseigneur sont, n'est-ce pas, M. le comte de Launay, Mme la comtesse du Barry, M. de La Pérouse, M. de Favras, M. de Condorcet, M. de Cagliostro et M. de Taverney ?

- Eh bien ?

- Eh bien ! monseigneur, procédons par ordre : M. de Launay vient de la Bastille ; de Paris, par la glace qu'il y a sur les routes, trois heures.

- Oui, mais il partira aussitôt le dîner des prisonniers, c'est-à-dire à midi ; je connais cela, moi.

- Pardon, monseigneur ; mais depuis que monseigneur a été à la Bastille, l'heure du dîner est changée, la Bastille dîne à une heure.

- Monsieur, on apprend tous les jours, et je vous remercie. Continuez.

- Mme du Barry vient de Luciennes, une descente perpétuelle, par le verglas.

- Oh ! cela ne l'empêchera pas d'être exacte. Depuis qu'elle n'est plus la favorite que d'un duc, elle ne fait plus la reine qu'avec les barons. Mais comprenez cela à votre tour, monsieur : je voulais dîner de bonne heure à cause de M. de La Pérouse qui part ce soir et qui ne voudra point s'attarder.

- Monseigneur, M. de La Pérouse est chez le roi ; il cause géographie, cosmographie, avec Sa Majesté. Le roi ne lâchera donc pas de sitôt M. de La Pérouse.

- C'est possible...

- C'est sûr, monseigneur. Il en sera de même de M. de Favras, qui est chez M. le comte de Provence, et qui y cause sans doute de la pièce de M. Caron de Beaumarchais.

- Du *Mariage de Figaro* ?

- Oui, monseigneur.

- Savez-vous que vous êtes tout à fait lettré, monsieur ?

- Dans mes moments perdus, je lis, monseigneur.

- Nous avons M. de Condorcet qui, en sa qualité de géomètre, pourra bien se piquer de ponctualité.

- Oui ; mais il s'enfoncera dans un calcul, et quand il en sortira, il se trouvera d'une demi-heure en retard. Quant au comte de Cagliostro, comme ce seigneur est étranger et

habite depuis peu de temps Paris, il est probable qu'il ne connaît pas encore parfaitement la vie de Versailles et qu'il se fera attendre.

- Allons, dit le maréchal, vous avez, moins Taverney, nommé tous mes convives, et cela dans un ordre d'énumération digne d'Homère et de mon pauvre Rafté.

Le maître d'hôtel s'inclina.

- Je n'ai point parlé de M. de Taverney, dit-il, parce que M. de Taverney est un ancien ami qui se conformera aux usages. Je crois, monseigneur, que voilà bien les huit couverts de ce soir, n'est-ce pas ?

- Parfaitement. Où nous faites-vous dîner, monsieur ?

- Dans la grande salle à manger, monseigneur.

- Nous y gèlerons.

- Elle chauffe depuis trois jours, monseigneur, et j'ai réglé l'atmosphère à dix-huit degrés.

- Fort bien ! mais voilà la demie qui sonne.

Le maréchal jeta un coup d'œil sur la pendule.

- C'est quatre heures et demie, monsieur.

- Oui, monseigneur, et voilà un cheval qui entre dans la cour ; c'est ma bouteille de vin de Tokay.

- Puissé-je être servi vingt ans encore de la sorte, dit le vieux maréchal en retournant à son miroir, tandis que le maître d'hôtel courait à son office.

- Vingt ans ! dit une voix rieuse qui interrompit le duc juste au premier coup d'œil sur sa glace, vingt ans : mon cher maréchal, je vous les souhaite ; mais alors j'en aurai soixante, duc, et je serai bien vieille.

- Vous, comtesse ! s'écria le maréchal ; vous la première ! Mon Dieu ! que vous êtes toujours belle et fraîche !

- Dites que je suis gelée, duc.

- Passez, je vous prie, dans le boudoir.

- Oh ! un tête-à-tête, maréchal ?

- À trois, répondit une voix cassée.

- Taverney ! s'écria le maréchal. La peste du trouble-fête ! dit-il à l'oreille de la comtesse.

- Fat ! murmura Mme du Barry, avec un grand éclat de rire.

Et tous trois passèrent dans la pièce voisine.

Prologue - II. La Pérouse.

Au même instant le roulement sourd de plusieurs voitures sur les pavés ouatés de neige avertit le maréchal de l'arrivée de ses hôtes et, bientôt après, grâce à l'exactitude du maître d'hôtel, neuf convives prenaient place autour de la table ovale de la salle à manger ; neuf laquais, silencieux comme des ombres, agiles sans précipitation, prévenants sans importunité, glissant sur les tapis, passaient entre les convives sans jamais effleurer leurs bras, sans heurter jamais leurs fauteuils, fauteuils ensevelis dans une moisson de fourrures, où plongeaient jusqu'aux jarrets les jambes des convives.

Voilà ce que savouraient les hôtes du maréchal, avec la douce chaleur des poêles, le fumet des viandes, le bouquet des vins, et le bourdonnement des premières causeries après le potage.

Pas un bruit au-dehors, les volets avaient des sourdines ; pas un bruit au-dedans, excepté celui que faisaient les convives : des assiettes qui changeaient de place sans qu'on les entendît sonner, de l'argenterie qui passait des buffets sur la table sans une seule vibration, un maître d'hôtel dont on ne pouvait pas même surprendre le susurrement ; il donnait ses ordres avec les yeux.

Aussi, au bout de dix minutes, les convives se sentirent-ils parfaitement seuls dans cette salle ; en effet, des serviteurs aussi muets, des esclaves aussi impalpables devaient nécessairement être sourds.

M. de Richelieu fut le premier qui rompit ce silence solennel qui dura autant que le potage, en disant à son voisin de droite :

- Monsieur le comte ne boit pas ?

Celui auquel s'adressaient ces paroles était un homme de trente-huit ans, blond de cheveux, petit de taille, haut d'épaules ; son œil, d'un bleu clair, était vif parfois, mélancolique souvent : la noblesse était écrite en traits irrécusables sur son front ouvert et généreux.

- Je ne bois que de l'eau, maréchal, répondit-il.

- Excepté chez le roi Louis XV, dit le duc. J'ai eu l'honneur d'y dîner avec Monsieur le comte, et cette fois il a daigné boire du vin.

- Vous me rappelez là un excellent souvenir, monsieur le maréchal ; oui, en 1771 ; c'était du vin de Tokay du cru impérial.

- C'était le pareil de celui-ci, que mon maître d'hôtel a l'honneur de vous verser en ce moment, monsieur le comte, répondit Richelieu en s'inclinant.

Le comte de Haga leva le verre à la hauteur de son œil et le regarda à la clarté des bougies.

Il étincelait dans le verre comme un rubis liquide.

- C'est vrai, dit-il, monsieur le maréchal : merci.

Et le comte prononça ce mot *merci* d'un ton si noble et si gracieux, que les assistants électrisés se levèrent d'un seul mouvement en criant :

- Vive Sa Majesté !

- C'est vrai, répondit le comte de Haga : vive Sa Majesté le roi de France ! N'êtes-vous pas de mon avis, monsieur de La Pérouse ?

- Monsieur le comte, répondit le capitaine avec cet accent à la fois caressant et respectueux de l'homme habitué à parler aux têtes couronnées, je quitte le roi il y a une heure, et le roi a été si plein de bonté pour moi, que nul ne criera plus haut : « Vive le roi ! » que je ne le ferai. Seulement, comme dans une heure environ je courrai la poste pour gagner la mer, où m'attendent les deux flûtes que le roi met à ma disposition, une fois hors d'ici, je vous demanderai la permission de crier vive un autre roi que j'aimerais fort à servir, si je n'avais un si bon maître.

Et, en levant son verre, M. de La Pérouse salua humblement le comte de Haga.

- Cette santé que vous voulez porter, dit Mme du Barry, placée à la gauche du maréchal, nous sommes tous prêt, monsieur, à y faire raison. Mais encore faut-il que notre doyen d'âge la porte, comme on dirait au Parlement.

- Est-ce à toi que le propos s'adresse, Taverney, ou bien à moi ? dit le maréchal en riant et en regardant son vieil ami.

- Je ne crois pas, dit un nouveau personnage placé en face du maréchal de Richelieu.

- Qu'est-ce que vous ne croyez pas, monsieur de Cagliostro ? dit le comte de Haga en attachant son regard perçant sur l'interlocuteur.

- Je ne crois pas, monsieur le comte, dit Cagliostro en s'inclinant, que ce soit M. de Richelieu notre doyen d'âge.

- Oh ! voilà qui va bien, dit le maréchal ; il paraît que c'est toi, Taverney.

- Allons donc, j'ai huit ans de moins que toi. Je suis de 1704, répliqua le vieux seigneur.

- Malhonnête ! dit le maréchal ; il dénonce mes quatre-vingt-huit ans.

- En vérité ! monsieur le duc, vous avez quatre-vingt-huit ans ? fit M. de Condorcet.

- Oh ! mon Dieu ! oui. C'est un calcul facile à faire, et par cela même indigne d'un algébriste de votre force, marquis. Je suis de l'autre siècle, du grand siècle, comme on l'appelle : 1696, voilà une date !

- Impossible, dit de Launay.

- Oh ! si votre père était ici, monsieur le gouverneur de la Bastille, il ne dirait pas impossible, lui qui m'a eu pour pensionnaire en 1714.

- Le doyen d'âge, ici, je le déclare, dit M. de Favras, c'est le vin que M. le comte de Haga verse en ce moment dans son verre.

- Un tokay de cent vingt ans ; vous avez raison, monsieur de Favras, répliqua le comte. À ce tokay l'honneur de porter la santé du roi.

- Un instant, messieurs, dit Cagliostro en élevant au-dessus de la table sa large tête étincelante de vigueur et

d'intelligence, je réclame.

- Vous réclamez sur le droit d'aînesse du tokay ? reprirent en chœur les convives.

- Assurément, dit le comte avec calme, puisque c'est moi-même qui l'ai cacheté dans sa bouteille.

- Vous ?

- Oui, moi, et cela le jour de la victoire remportée par Montecuculli sur les Turcs, en 1664.

Un immense éclat de rire accueillit ces paroles, que Cagliostro avait prononcées avec une imperturbable gravité.

- À ce compte, monsieur, dit Mme du Barry, vous avez quelque chose comme cent trente ans, car je vous accorde bien dix ans pour avoir pu mettre ce bon vin dans sa grosse bouteille.

- J'avais plus de dix ans lorsque j'accomplis cette opération, madame, puisque le surlendemain j'eus l'honneur d'être chargé par Sa Majesté l'empereur d'Autriche de féliciter Montecuculli, qui, par la victoire du Saint-Gothard, avait vengé la journée d'Especk en Esclavonie, journée où les mécréants battirent si rudement les impériaux mes amis et mes compagnons d'armes, en 1536.

- Eh ! dit le comte de Haga aussi froidement que le faisait Cagliostro, Monsieur avait encore à cette époque dix ans au moins, puisqu'il assistait en personne à cette mémorable bataille.

- Une horrible déroute ! monsieur le comte, répondit Cagliostro en s'inclinant.

- Moins cruelle cependant que la déroute de Crécy, dit Condorcet en souriant.

- C'est vrai, monsieur, dit Cagliostro en souriant, la déroute de Crécy fut une chose terrible en ce que ce fut non seulement une armée, mais la France qui fut battue. Mais aussi, convenons-en, cette déroute ne fut pas une victoire tout à fait loyale de la part de l'Angleterre. Le roi Édouard avait des canons, circonstance parfaitement ignorée de Philippe de Valois, ou plutôt circonstance à laquelle Philippe de Valois n'avait pas voulu croire quoique je l'en eusse prévenu, quoique je lui eusse dit que de mes yeux j'avais vu ces quatre pièces d'artillerie qu'Édouard avait achetées des Vénitiens.

- Ah ! ah ! dit Mme du Barry, ah ! vous avez connu Philippe de Valois ?

- Madame, j'avais l'honneur d'être un des cinq seigneurs qui lui firent escorte en quittant le champ de bataille, répondit Cagliostro. J'étais venu en France avec le pauvre vieux roi de Bohême, qui était aveugle, et qui se fit tuer au moment où on lui dit que tout était perdu.

- Oh ! mon Dieu ! monsieur, dit La Pérouse, vous ne sauriez croire combien je regrette qu'au lieu d'assister à la bataille de Crécy, vous n'ayez pas assisté à celle d'Actium.

- Et pourquoi cela, monsieur ?

- Ah ! parce que vous eussiez pu me donner des détails nautiques, qui, malgré la belle narration de Plutarque, me sont toujours demeurés fort obscurs.

- Lesquels, monsieur ? Je serais heureux si je pouvais vous être de quelque utilité.

- Vous y étiez donc ?

- Non, monsieur, j'étais alors en Égypte. J'avais été chargé par la reine Cléopâtre de recomposer la bibliothèque d'Alexandrie ; chose que j'étais plus qu'un autre à même de faire, ayant personnellement connu les meilleurs auteurs de l'Antiquité.

- Et vous avez vu la reine Cléopâtre, monsieur de Cagliostro ? s'écria la comtesse du Barry.

- Comme je vous vois, madame.

- Était-elle aussi jolie qu'on le dit ?

- Madame la comtesse, vous le savez, la beauté est relative. Charmante reine en Égypte, Cléopâtre n'eût pu être à Paris qu'une adorable grisette.

- Ne dites pas de mal des grisettes, monsieur le comte.

- Dieu m'en garde !

- Ainsi, Cléopâtre était...

- Petite, mince, vive, spirituelle, avec de grands yeux en amande, un nez grec, des dents de perle, et une main comme la vôtre, madame ; une véritable main à tenir le sceptre. Tenez, voici un diamant qu'elle m'a donné et qui lui venait de son frère Ptolémée ; elle le portait au pouce.

- Au pouce ! s'écria Mme du Barry.